

ENTRE — TEMPS

CULTURE,
LIVRES
& SOCIÉTÉ

samedi 18 octobre 2025
n° 1421

Société

Manger ou sortir
en solo, la nouvelle
tendance qui
célèbre la liberté
et l'indépendance

pages 34-35

Exposition

Yayoi Kusama,
de l'autre côté
des miroirs

pages 24-25

Livres

Yanick Lahens, les mots qui chassent la nuit

pages 28-29



A partir des bribes de sa légende familiale, Yanick Lahens donne la parole à une lignée de femmes qui ont traversé la barbarie de l'esclavage. (Joël Saget/AFP)

Littérature

Yanick Lahens, tenir la nuit à distance

Dans «Passagères de nuit», la romancière haïtienne éblouit avec une langue poétique qui traduit, entre ombre et lumière, l'histoire transgénérationnelle de résistance à la déshumanisation

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Lire Yanick Lahens, c'est ressentir le «vertige des profondeurs-nuit», c'est percevoir le «ventre bleu des étangs et des rivières», c'est rencontrer ces femmes, inspirées par les aïeules de l'écrivaine, rescapées de l'horreur de l'esclavage. Lire *Passagères de nuit*, c'est faire le voyage à leurs côtés, celui de la résistance silencieuse que l'Histoire ne retient pas, celui de cette vigueur intime, de cette puissance secrète, qui permet de préserver le noyau de l'être, malgré le déchainement de la barbarie. Lire Yanick Lahens, enfin, c'est se couler dans une langue qui permet de distinguer «ces portes dans le monde qui donnent sur un autre monde», celui des esprits, celui du mélange des langues, celui de la poésie.

Le créole crépite en effet, comme toujours, sous la plume de la romancière haïtienne, qui fait de ces mots et de ces expressions, des outils d'élargissement du regard et d'intégration des mémoires. Des passerelles vers un état de perception poétique plus aiguisé. C'est le XIXe siècle haïtien qui défile par le biais des deux narratrices de *Passagères de nuit*, en lice pour le Prix Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie française. La romancière dédie son livre à Régina Jean-Baptiste, son arrière-grand-mère, et à Elizabeth Jacob, sa bisaieule, née à la Nouvelle-Orléans et arrivée ensuite en Haïti, «nimbée de ses secrets et de ses mystères». «Je vous ai inventées sur les sentiers du songe», écrit-elle dans cette dédicace.

Le clair-obscur de la cuisine

A partir des bribes de la légende familiale, Yanick Lahens recrée la geste de ces *Passagères de nuit*, la nuit désignant ici à la fois l'obscurité totale qui régnait dans les cales des bateaux négriers et le clair-obscur protecteur de la cuisine, où, bien des années plus tard, entre femmes, se tissait le récit qui «permet de faire tenir, en une seule coulée» les existences «dispersées, résolues, à vif.» Ainsi, la nuit s'avère être aussi l'espace de la littérature où les contradictions intimes peuvent être dites, où l'on peut garder la trace des rais de lumière qui percent malgré tout le pire des enfers.

Voici donc Elizabeth, jeune fille qui a soif du monde, dans la Nouvelle-Orléans du XIXe siècle, creuset de cultures et de langues, entre les propriétaires blancs fuyant la révolte des esclaves de la colonie française de Saint-Domingue (qui deviendra Haïti en 1804), les Amérindiens «Natchez, Apalaches et Houmas», les Acadiens et «toute la cohorte d'aventuriers, pirates et contrebandiers, arrivés de toute l'Europe».

Une incantation qui part du ventre

Elizabeth est la petite-fille de Florette, une esclave affranchie de Saint-Domingue devenue une guérisseuse et une couturière hors pair dont la boutique fait courir les femmes de la Nouvelle-Orléans, quelle que soit leur couleur de peau. Florette règne sur sa maisonnée, son «royaume durement conquis.» Depuis

toujours, Elizabeth a entendu sa grand-mère se lever la nuit: «Elle allumait une unique bougie, et entre la flamme vacillante et les ombres alentour, elle fredonnait une incantation qui partait de son ventre, s'enroulait jusqu'à sa gorge dans une plainte qui avait emporté sur son passage tourments et souffrances.»

Quand Elizabeth commence son récit, elle vient de poignarder un homme qui a tenté de la violer. Dans la société coloniale, stratifiée selon la couleur de peau, au microgramme de mélanine près, Elizabeth est une «mulâtresse». Son grand-père était un planteur blanc de Saint-Domingue où «lui et les siens avaient, durant trois siècles, broyé l'âme et les os» de milliers d'esclaves dont Florette.

Des mots d'une douceur inouïe

Sans savoir encore ce que sa petite-fille vient de subir et de commettre, Florette, dans sa cuisine, un soir où personne ne dort, ressent le besoin de lui raconter son parcours. La mère et la sœur d'Elizabeth les rejoignent. C'est depuis cette soirée chaleureuse, complice, riieuse, entre femmes, que va surgir le passé de Florette. Les trois mois de voyage dans la cale du bateau négrier qui l'amène, petite fille, avec sa mère, du Dahomey à Saint-Domingue: les viols collectifs sur les femmes, dont sa mère, l'absence totale de lumière, les rats qui mangent les corps, la puanteur pestilentielle.

Florette se souvient encore de la voix de sa mère, qui, au milieu de ce cauchemar, lui répétait des mots d'une douceur inouïe. «Je me réveille toutes les nuits et j'entends encore les soupirs de celles et ceux qui rendaient leur dernier souffle, les raclements des agonisants, les gémissements des malades... Je sens le tangage et le bruit de l'eau clapotant d'un bord à l'autre, le bruit des pas d'un homme en chaleur vers sa proie.»

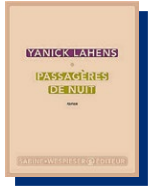
L'ensauvagement du colon

A Saint-Domingue, il y aura les années comme esclave domestique chez Prosper Verdun-Dubuisson. Qui aura tôt fait de violer la jeune Florette quand elle apportera la tisane

dans les appartements des maîtres. Dans son récit, Florette transmet les outils de la résistance, la puissance du silence et la joie. «Parce que tu demeures le seul maître de ta joie. Toujours, ma fille!» lance-t-elle à Elizabeth. Elle pointe combien les auteurs de violence s'avalissent eux-mêmes. Yanick Lahens met en scène ce qu'Aimé Césaire appelait l'ensauvagement du colon.

Dans la deuxième partie du roman, une autre narratrice prend la parole, une autre voix dans cette lignée de femmes: Régina, qui deviendra la compagne du fils d'Elizabeth, héros de la résistance haïtienne. Régina, la domestique d'un couple de l'aristocratie noire d'Haïti qui reproduit dans un déchainement de violence les comportements des anciens maîtres blancs.

Pendant ces scènes d'avalissement, Régina a appris à tendre mentalement un grand ciel au-dessus d'elle, «plus grand que le fouet, que la faim [...] Et dans ce ciel, tu poses tes astres, tes soleils, tes eaux profondes, tes divinités et ton nom vaillant, celui que tu es seule à connaître.» Ce ciel, il faut le glisser dans le foulard que l'on noue sur sa tête. Ultime refuge, lieu poétique et donc inviolable. Régina, comme Florette, comme Elizabeth, trace une ligne de feu, au-delà duquel elle se tient seule, toujours. C'est-à-dire libre. ■



Genre Roman
Autrice Yanick Lahens
Editions Sabine Wespieser
Pages 224